

PARAISSANT CHAQUE SEMAINE
le MARDI et le VENDREDI.
Abonnement pour l'année,
franc de poste non compris... 1 0 0

Mélanges Religieux,

Les Lettres, Réclamations, Corres-
pondances, etc., doivent être adressées
au Rédacteur-en-Chef, franc de
port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 11 FEVRIER 1851.

No. 39.

CORRESPONDANCE LYONNAISE.

Lyon, 8 Janvier 1851.

M. le Rédacteur,

Beaucoup de personnes, tant en France qu'à l'étranger, s'occupent et s'inquiètent de notre avenir. A chaque pas on trouve des hommes d'une humeur clairvoyante et toujours disposés à nous montrer, nous, Français, comme marchant à une perte inévitable.

Les sociétés ont leur existence propre. Si on veut juger de leur avenir, il faut examiner leurs actes. Elles peuvent se perdre et beaucoup de leur membres se sauver: se sauver et beaucoup de leur membres se perdre.

Je vais examiner en peu de mots ce qu'a fait la France depuis une vingtaine d'années seulement.

Elle a délivré les côtes de l'Afrique du joug des infidèles; la croix s'élève maintenant sur cette ancienne terre de la chrétienté que l'étendard de Mahomet a souillée pendant tant de siècles. Elle a rétabli le pape dans sa souveraineté temporelle. Les desseins de la providence sont impénétrables, mais qui oserait condamner une société que Dieu a jugée digne d'accomplir de si grands événements.

A l'intérieur, elle a fait, il est vrai des actes moins éclatants, mais plus nombreux et inspirés par l'amour pour le bien. D'importantes améliorations ont été apportées à l'enseignement de la jeunesse; la proscription qui pesait sur les ordres religieux a été abolie; l'Eglise a recouvré la liberté de se réunir en conciles.

Enfin, pour comble de sagesse, l'Assemblée se prépare à remettre en vigueur, pour ce qui concerne l'Etat, l'observation du dimanche. Peut-être me ferez-vous observer que la France renferme un grand nombre d'hommes impies, féroces, ennemis de tout ce qui est beau, grand et saint. A mon tour je vous dirai que si on trouve de grands vices et de honteuses plaies en France, on y trouve aussi d'éminentes qualités, et que cela, Monsieur, soit dit sans présomption nationale de ma part, je défie qui que ce soit de trouver ailleurs qu'en France une foi si forte, une conviction si éclairée, des œuvres si héroïques, que celles qui distinguent nos catholiques d'élite. Il y a beaucoup de nations catholiques chez lesquelles on ne trouve pas, il est vrai, les grands vices de la France; mais on n'y trouve pas non plus ses éminentes vertus; le peu qu'elles font n'est que de l'imitation. J'ai visité l'Espagne, l'Autriche, le Piémont, quelques duchés de l'Italie centrale, l'Allemagne, etc., mais je puis bien vous assurer que jamais je n'ai eu la satisfaction d'admirer la foi vive et la religion ardente qui distinguent les enfants de la France. Croyez-vous, Monsieur, que les contempteurs de la société, les vandales de notre siècle feroient de si vigoureux efforts contre notre patrie, s'ils ne la savaient pas si profondément religieuse, et si remplie de bons et magnanimes sentiments? Vous le voyez, malgré qu'ils aient convié les auteurs infâmes à écrire contre la religion et contre tout ordre moral, ils n'abandonnent pas les convictions éclairées. Voyez comme ils s'y sont pris adroitement! D'abord ils ont inventé les romans échevelés qui ont jeté la perturbation dans les cœurs, puis ils ont écrit de gros volumes contre la religion et contre tous les ordres religieux. Je connais tel auteur à qui on a donné cent mille francs pour inventer dix volumes de calomnies plus ou moins absurdes contre les jésuites; j'en connais tel autre qui a gagné un haut emploi pour avoir soi-disant prouvé, dans un grand in-8°, que le prêtre troublait la paix et le bonheur des ménages

etc.... Quelques centaines d'artisans maudits, un peu *écrivassiers*, exercent leur plume à inventer des fables dans ce genre là et tant d'autres; ces écrits sont colportés partout, et de suite on croit tout perdu, tout comme si cent cinquante mille hommes pouvaient prédominer la volonté saine et religieuse de plus de trente millions de Français animés de bons sentiments.

Il va sans dire que les partisans du désordre fort grand tapage et poussent de hauts cris afin de tâcher d'intimider ceux qui ne sont pas partie de leur phalange, mais ils ne seignent pas grand nombre de prosélytes et s'attirent de plus en plus le mépris des honnêtes gens.

Il est vrai que nous vivons à une époque où les doctrines les plus étranges trouvent des esprits audacieux pour les émettre et des esprits crédules pour les adopter; en sorte qu'il n'est pas d'énormité politique qui n'ait, de nos jours, sa justification toute prête. Je suis loin d'ignorer qu'une double apostasie, longtemps rêvée pour la France, cherche par tous les moyens possibles de se faire jour et de bouleverser la face des choses. Mais, si sous la pression de toutes les iniquités, la France a laissé altérer un jour ses principes traditionnels, du moins elle n'a pas laissé périr sa foi; elle l'a confessée dans les prisons, sur l'échafaud, dans les catacombes; elle a trompé l'horrible espoir de ceux qui attendaient pour voir passer ses lentes funérailles; nation formée par des évêques, elle a entretenu au prix de toutes les douleurs, la circulation du sang catholique qui coule dans ses veines, qui est sa vie.

Recueillera-t-elle le prix de ses longues souffrances? La réponse est dans un avenir qui appartient à Dieu. Il ne vaudra sans doute pas perpétuer l'ère des révolutions. Elle a assez versé de sang et de larmes, assez gémi ses ineffables douleurs. Niobé des nations, elle a assez pleuré sur ses enfants, arrachés si nombreux à son amour, les uns victimes des guerres civiles, les autres dispersés sur tous les champs de bataille de l'Europe....

Je vous parle bien longuement de la France, mon cher Monsieur, trop longuement, peut-être; mais, lorsque, quand votre contrée était le bras droit de cette mère-patrie, vous auriez pu vous prendre d'intérêt au récit de toutes ses tribulations comme de toutes ses joies, aujourd'hui c'est bien différent!... Mais malgré tout cela, je ne peux passer sous silence toutes les impressions que me cause son existence. Je la trouve encore si grande malgré son abaissement; je lui trouve encore tant d'hommes supérieurs en vertus, en talents et en zèle que par delà l'horizon lointain, j'aperçois briller une ère de prospérité et de bonheur.

Nous avons dit adieu à l'année 1850, et nous avons déjà fait un pas dans la présente année. Malgré tout ce que les trembleurs et les pessimistes nous présageaient de terrible pour celle qui vient de s'écouler, pas l'ombre de guerre civile n'est venue troubler sérieusement la paix publique. Il y a eu des complots en abondance; mais tous ont été déjoués, et leurs auteurs emprisonnés. Les ennemis de l'ordre ont fait de vigoureux efforts pour ensanguiner la France, mais Dieu les a anéantis. Puisse-t-il en être de même cette année!

Le brillant fait d'armes de la prise de Rome par l'armée française, la restauration du Souverain Pontife sur le siège de St. Pierre, et la protection toute particulière de la France pour l'auguste Pie IX sont des faits glorieux auxquels nos enfants applaudiront en les lisant dans les listes de notre patrie.

La religion s'est de plus en plus affranchie des étreintes du radicalisme et joint de plus en plus de liberté. — Les pères de famille pourront dé-

sormais élever leurs enfants comme bon leur semblera, grâce à la nouvelle loi de l'enseignement. En somme toute, la religion aura beaucoup gagné en 1850, grâce au courageux dévouement de ses fidèles enfants.

Ce que la France gagne en fermes principes religieux, l'Élan qu'elle prend vers un prochain avènement de gloire, le Piémont le perd. Vous vous feriez difficilement une idée de la confusion et des disputes qui règnent aux sommités du gouvernement Sardes. Toutes sortes de tracasseries sont mises en jeu pour inquiéter et persécuter la religion, et pendant qu'ils se creusent le cerveau pour inventer de nouvelles vexations, les affaires d'Etat vont très mal. C'est inouï comme ce petit royaume est endetté et combien le désordre est grand dans tous les rangs de l'administration. Il court visiblement à sa perte, mais personne n'a l'air de s'en apercevoir.

Les démagogues qui habitent encore Rome cherchent par tous les moyens, toutes les calomnies possibles à soulever l'opinion publique contre le Saint-Père et contre l'armée française, mais en pure perte. Il est vrai qu'ils sont en si petit nombre! Au milieu de tant de paix, de tant de confiance qui l'entoure de toutes parts, le Souverain Pontife ne reste pas inactif. Ne rêvant que le bonheur du peuple que Dieu a confié à sa garde, il médite au milieu du silence de la nuit sur tout ce qu'il croit nécessaire et utile à son bien-être. Il élabore des lois dont la sagesse et la haute intelligence étonnent et excitent une juste admiration. Ne croyez pas que l'administration temporelle de son petit royaume lui fasse perdre de vue l'immense administration spirituelle dont il est investi. Il n'est pas un petit coin de l'univers qui ne soit l'objet de sa sollicitude et de ses longues études; et quand un missionnaire des contrées les plus sauvages et les plus reculées, vient après un long voyage se prosterner à ses pieds, il le relève avec bonté et s'informe avec une touchante sollicitude et le plus grand intérêt de l'état de la mission et de son genre de vie. Et quand accablé de fatigues, il veut se reposer un peu de ses longs et laborieux travaux, il va visiter ses bons amis les Français, qui sont toujours pour lui l'objet d'une paternelle attention, qui de leur côté le chérissent comme un père, et ne manquent jamais, dans leur rude bonté, de s'écrier: *Vive mon pape!* et de lui demander sa bénédiction, des chapelets ou des médailles....

La Suisse continue ses persécutions contre la foi; elle se déchire de ses propres mains. Les émigrés réfugiés en ce pays s'agitent d'une manière très inquiétante et ont des espérances extravagantes, que l'arrivée de Mazzini au milieu d'eux a fortement exaltées. La France qui parait avoir de sérieuses inquiétudes au sujet de ces réunions démagogiques dans la république helvétique, va envoyer un corps d'armée aux frontières de l'est pour surveiller de près les meneurs qui tenteraient d'organiser des rapports avec la France.

La pauvre Pologne achève de mourir au milieu de ses ruines sous la volonté du despote Nicolas. Encore quelques années et on ne saura même pas où était situé ce royaume si valeureux, cette seconde France.

Vous tout dévoué,
M. L. M. C.

(Extrait de l'Univers.)

D'une proclamation et nouvelle réforme religieuse en Angleterre.
Le Times, dans une revue rétrospective de l'année qui vient de s'écouler, nous dit que "les chronologistes auront à relater en 1850,

"que la suprématie royale en matières spirituelles a été finalement reconnue." Ce fait désormais acquis à l'histoire fait pousser aux anglicans pursistes de profonds gémissements. L'année qui vient de finir a en effet été fatale à l'Eglise officielle d'Angleterre. Les conséquences de l'affaire Gorham, les professions de foi dont l'Ingrèsion papale a été le prétexte, semblent lui préparer des jours encore plus mauvais.

Le Guardian, dit avec tristesse que l'Eglise anglicane entre "dans une période où elle aura beaucoup à faire et beaucoup à souffrir." Le Guardian se fait illusion. Les événements des dernières années nous apprennent que l'Anglicanisme suit traverser les crises les plus périlleuses en s'épargnant toute souffrance. Si l'Eglise d'Angleterre savait souffrir, elle aurait eu de belles occasions de montrer son amour pour la croix, quand le pouvoir lui a imposé, malgré les protestations de son évêque, un évêque hérétique, quand une Assemblée laïque a prétendu pouvoir décider, au nom de la Reine, une question de doctrine, quand elle a souffert qu'un ministre traitât de inomérite des pratiques acceptées et recommandées par elle.

Où, l'Anglicanisme aurait beaucoup à faire; mais il agira comme par le passé; et quant à souffrir beaucoup, le Guardian ne dit vrai que s'il entend par ces mots supporter beaucoup; c'est-à-dire s'il veut donner à entendre que son Eglise subira avec résignation toutes les humiliations qui lui seront infligées. Dans ce sens, nous croyons que l'Anglicanisme souffrira non seulement beaucoup, mais tout ce que l'avenir lui ménage. Or, ce n'est pas peu dire. La levée de boucliers contre le papisme à laquelle nous venons d'assister lui coûtera plus cher qu'il ne l'avait d'abord calculé. Son impuissance s'est trahie par la nature même des moyens invoqués par elle contre l'Eglise catholique. Les manifestations publiques et populaires qui se succèdent depuis deux mois ont surabondamment démontré que l'Angleterre n'est plus anglicane. Ce grand peuple a perdu la foi et les traditions de l'Eglise qui fut établie chez lui il y a trois siècles; il se révolte contre les hommes qui font revivre ce passé et les dénonce comme des traîtres.

L'Angleterre n'est plus anglicane: elle est simplement protestante; elle proclame depuis deux mois, par tous ses organes, son attachement aux principes de la réformation et à la foi protestante. Ce fait, nié jusqu'à ce jour, a été mis en évidence de manière à ne pouvoir plus être contesté. Les vrais anglicans qui se réduisent au parti puriste se refusent à la transformation qu'on veut faire subir à leur Eglise. Le Guardian, leur organe, proteste de la pureté de sa foi en s'écriant: "Notre allégeance est due non pas aux principes de la réformation ni à la foi protestante, mais à l'Eglise réformée d'Angleterre, à laquelle nous appartenons et dont la foi est conservée dans ses Formulaires (1)." Les Anglais ne savent plus où trouver les débris de leur foi, et le journal resté fidèle aux vieilles doctrines est dans la nécessité de leur en indiquer le dépôt! oui, la foi et les traditions anglicanes sont perdues; l'Angleterre les a oubliées et ne veut pas se les laisser imposer de nouveau. Le principe de la réforme s'est développé dans son sein; l'action délétère du protestantisme a successivement détruit tout ce qui restait de catholique dans l'établissement d'Henri VIII.

Il est digne de remarque que dans tous les meetings tenus pour protester contre l'orga-

(1) Guardian du 24 décembre.

nisation de la hiérarchie catholique, l'Anglicanisme a été attaqué non moins vivement que l'Eglise romaine. L'Angleterre est mûre pour une nouvelle réforme religieuse. Son accomplissement sera une des conséquences prochaines du bruit fait depuis quelques mois. Les trente-neuf articles, le livre de prières, la liturgie subront, de par la suprématie spirituelle de la Reine et du Parlement, une transformation. Le tout sera passé au crible de l'opinion publique et donnera un produit dont il est facile d'apprécier d'avance la nature.

On peut donc dire que le besoin d'une nouvelle réforme religieuse se fait généralement sentir chez nos voisins. Ce sentiment a été exprimé dans la grande majorité de meetings. On a fait plus: la demande en a été formellement adressée à l'Archevêque de Cantorbéry. Lord John Russell ambitionne l'honneur d'attacher son nom à cette grande mesure. Le primat de l'Eglise officielle n'élève contre elle aucune objection; il craint seulement que le moment ne soit inopportun. Des membres haut placés et influents du clergé poussent les laïques à prendre l'initiative. Les hommes politiques obéissent à l'impulsion. Lord Ashley, par exemple, n'hésite pas, dans un meeting public tenu à Bath, à déclarer que "les ecclésiastiques ont, dans tous les siècles, troublé l'Eglise, et que les laïques l'ont vainement réformée avec la bénédiction de Dieu." D'après ces paroles, il est permis de supposer que, dans la réorganisation de l'Eglise officielle, lord Ashley tiendra à ce qu'on décrète un ministère laïque. Est-ce que les ministres anglicans ne le sont pas assez? Lord Chichester qui est impatient de voir accomplir cette œuvre, demande "si les lois et les canons de notre Eglise tolèrent le purisme (qui est aujourd'hui l'Anglicanisme), qu'on fasse de nouvelles lois et de nouveaux canons." Le R. Georges Guthbert dénonce les puristes comme "dix mille fois plus nuisibles qu'aucun des agents que Rome a jamais envoyés en Angleterre."

Le Times et le Morning-Herald ne se contentent pas de demander la réforme désirée, mais ils joignent la menace à l'expression de leurs sentiments.

Comment, dit l'Herald, ne pas songer à la situation de notre Eglise et comment y réfléchir sans faire allusion à ses dangers? D'après toutes les apparences, nous approchons d'une collision qui aura pour résultat d'extirper de notre Eglise beaucoup de papisme (ce qui reste de l'Anglicanisme), ou de faire sortir de son sein de vastes masses de laïques. L'insolence et les trahisons d'une portion des membres de l'Eglise ont excités l'indignation populaire; il faut aujourd'hui purger l'Eglise des traîtres. Ces sentiments se sont manifestés d'une manière unanime dans tous les derniers meetings... Telle est la situation dans laquelle notre Eglise se trouve placée à la fin de l'année 1850... Les membres laïques de l'Eglise ne se contentent pas de se plaindre. Ils sont déterminés à agir pour arriver à extirper le mal, qui a pris des proportions trop alarmantes pour pouvoir être anéanti par des moyens ordinaires.

Le Times trouve que l'évêque de Londres ne même pas les choses assez énergiquement avec les puristes:

"Si l'évêque de Londres, dit-il, par faiblesse, ou par sympathie, refuse de sévir contre eux, la tâche d'extirper le mal lui sera enlevée pour être confiée à d'autres mains plus robustes que les siennes... Nous sommes à la veille d'avoir au sein de l'établissement deux religions; une religion laïque et l'autre ecclésiastique. Si les évêques ne se laissent pas par l'exercice légitime de l'autorité dont ils sont dépositaires, de se conformer aux désirs exprimés par les laïques au moins en ce qui touche la liturgie, ces derniers prendront l'affaire entre leurs mains et se feront eux-mêmes justice. Cette éventualité nous répugne; mais il n'y a d'autre alternative que de voir opérer une réforme par les évêques ou par les membres laïques de l'Eglise. L'Etat actuel des choses ne peut se prolonger sans produire un schisme entre les laïques et les ecclésiastiques. Or, ces derniers étant les plus faibles, n'est-il pas à craindre qu'en succombant ils n'entraînent avec eux les piliers mêmes qui soutiennent l'Eglise d'Angleterre?"

BIBLIOTHEQUE.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Que fais-tu là, citoyen? dit Cassius, que les 100 f. de prime accordés aux délateurs rendait d'une humeur belligérante.

Parbleu! tu le vois bien fit Baptistin, j'accroche ma toile et je me dépêche, car j'ai peur de la pluie.

Et qu'y a-t-il sous la toile?
Il paraît, citoyen, que tu n'as pas la vue bonne?

Il y a de la paille, du foin et du regain. Ensuite qu'est-ce que ça te fait, tu n'es pas la citoyenne ma bourgeoise?

Ça me fait, reprit Cassius avec gravité, que la patrie est en danger.

Ah! bah! fit Baptistin avec un mouvement qui dénotait le plus vif intérêt, la patrie est en danger? Et il sauta à terre.

Comment j'ai l'honneur de te le dire, reprit l'autre en s'approchant de la charrette.

Est-ce que les gradins qui mettent la patrie en danger sont dans les environs?

C'est possible... continua Baptistin avec plus de véhémence encore que Cassius; ah! si je les tenais, quelle carmagnoie soignée! Ils en danseraient une à la lucarne patriotique.... Il se tut un instant, et sans que Baptistin eût eu le temps de deviner son intention, il enfoua la lame de son sabre jusqu'à la garde dans les boîtes de paille.

Baptistin fit un bond sur lui-même; ses joues devinrent blanches, son cœur cessa de battre. La lame du sabre disparut une seconde fois dans l'intérieur de la charrette.

A! ça, citoyen, dit Baptistin d'une voix qui tremblait malgré lui, qu'est-ce que tu fais donc là... avec ton sabre... à... fourrager... dans ma paille.

Je fourrage dans ta paille, parce que j'ai à y fourrager, reprit Cassius.

Si on y mettait le feu? fit un autre en sortant de sa poche un morceau d'amidon et une pierre à feu.

Mette le feu à ma paille!... s'écria Baptistin auquel l'imminence du danger avait rendu toute son énergie et tout son sang-froid.

Le procédé serait charmant, dit Cassius avec un gros rire.

Ah! mais, citoyen, je suis bon enfant, dit Baptistin en s'avancant le visage plein de colère et de menace vers celui qui avait parlé de mettre le feu à la paille; mais il ne faut pas que ça aille trop loin, cependant. Le citoyen visite au nom de la patrie qui est en

danger, à ce qu'il m'a dit; je ne m'y oppose pas; au contraire, je l'aiderai même si ça lui fait plaisir, et je lui payerai bouteille après, parce que j'aime de tout cœur les bons patriotes.

A la bonne heure, voilà qui est parlé, interrompit Cassius; c'est le langage d'un vrai républicain. Voyons, comment l'appelles-tu.

Mais... continua le brave serviteur, qui suivait son idée, on me dit qu'on va mettre le feu à ma paille, parce que ça amusera ce blanc bec là; minute! nous nous cognerons un peu avant, carrément et de bonne façon.

Celui qui avait parlé de mettre le feu, voyant qu'il avait devant lui un homme résolu, fit, comme cela arrive d'ordinaire, le gros dos et n'eut pas l'air de comprendre.

Comment l'appelles-tu? recommença à dire Cassius, qui avait encore des noms romains à placer.

Je m'appelle François... Après? Comme moi autrefois... En v'la une hêtise! quand tu pourrais l'appeler Antiquus qu, Agricola! Agricola! joli nom, grand citoyen... Dis-moi, Agricola, tu es bien sûr qu'il n'y a rien de suspect dans ta charrette?

Qu'est-ce que tu veux qu'il y ait de suspect? de la paille, ça n'a pas d'opinion.

Mais sous la paille.
Veux-tu t'y mettre, fit Baptistin auquel ce dialogue avait donné le temps de prendre toute confiance, et si dans trois minutes tu n'es pas étouffé à ne plus jamais crier: vive la république! je paie bouteille... Veux-tu essayer?

Merci, Agricola.

Alors je m'en vas; bonne chance que je vous souhaite avec les ci-devants. Et faisant claquer son fouet, il se mit à chanter: *Dansons la Camarguole*... Ensuite il alla tranquillement ouvrir la porte qui donnait sur la campagne et sortit avec la charrette....

Il tourna tout de suite sur la droite pour éviter de rencontrer le reste de la bande. Quand il eut fait cent pas, il est impossible d'exprimer ce qui se passa en lui; mais ses yeux se gonflèrent comme s'il allait pleurer, et par un mouvement irrésistible, ses jambes fléchirent et il tomba à genoux sur la terre.

Oh! mon Dieu! murmura-t-il à demi-voix, que vous êtes bon!

Comme s'il eût puisé de nouvelles forces dans cette simple prière du cœur, il se releva avec une expression radieuse sur le visage, et donnant un coup de fouet au cheval, il hâta le pas. Lorsqu'il eut perdu de vue la maison Bressieux, il s'approcha de la charrette, et dit à demi-voix, comme s'il eût craint que le vent n'emportât ses paroles: Il n'y a plus de danger maintenant, vous pouvez vous mettre à votre aise... Il marcha encore une heure s'enfonçant dans les endroits les plus retirés. Enfin il s'arrêta dans une espèce de gorge, resserrée entre deux collines, toute couverte de grands joncs et de saules touffus, végétation à laquelle les marais donnent une saveur si piquante, et déblaya la charrette, jetant à droite et à gauche le foin et la paille dont elle était remplie. Bientôt les fugitifs purent revoir le ciel et respirer à l'aise.

Ca été un moment bien dure à passer, monsieur le marquis, dit Baptistin dont le visage était inondé de sueur.

Jeanne, ma fille! chérie!... dit le marquis en serrant dans ses bras la jeune fille, dont le visage était livide.

J'ai bien cru que j'allais mourir, dit Jeanne d'une voix à peine intelligible.

Pauvre et chère enfant! à quelles épreuves sont mises tes forces et ton courage!

Mon père, je ne me plains pas.

Assieds-toi là, dit Henri en faisant à sa sœur un lit de bottes de paille; repose-toi un peu, en attendant que nous ayons décidé ce que nous allons faire.

Le marquis avait tendu sa main à Baptistin avec une expression indicible, et celui-ci avait incliné sur cette main son front trempé de sueur.

Crépeux avait gravi une éminence de laquelle il découvrait toute la plaine et pouvait revenir à temps en cas d'alerte.

Il n'y a pas de temps à perdre, dit Henri; car chaque heure dans ce damné pays peut amener de nouveaux dangers.

Le marquis, appuyé contre la charrette, tenait son front dans ses mains.

Baptistin, reprit-il tout à coup, toi qui es de ce pays, tu peux connaître un homme, un voiturier, qui pourrait se charger de nous conduire dans quelques journaux. Quelque soit le prix qu'il mette à ce service, accepte-le.

C'est bien difficile, monsieur le marquis; ceux qui ne sont pas devenus tout à fait méchants ont si peur!